

ROLAND ENFANT.

« Un berger, pendant l'été, gardait des vaches sur les montagnes de la haute Soule. Il trouva un enfant nouveau-né, le fit allaiter par une de ses bêtes et lui donna le nom de Roland.

Roland n'avait pas quatre ans, que c'était déjà un grand et vigoureux gaillard, en état d'être utile à son père nourricier. Le berger l'envoya un jour à la prairie du cayolar pour faire rentrer les bêtes avant la nuit. Le petit garçon se tira bien de sa besogne et amena sans trop de peine tout le troupeau à la barrière. Un seul veau se montrait récalcitrant. Roland courut après lui, le saisit par la queue au moment où il sautait une haie, le traîna par l'oreille jusqu'à l'étable et l'attacha à côté des autres.

Un peu après arriva le père nourricier et Roland lui raconta qu'il avait eu quelque peine à ramener le veau indocile. Le père nourricier voulut voir la bête. Mais la bête était un loup et non pas un veau.

La frayeur saisit le vacher : « Qu'est-ce que nous devons attendre plus tard de cet enfant, se disait-il, s'il est si vigoureux à quatre ans ? » Il s'en alla conter l'aventure aux bergers du cayolar voisin et leur fit bientôt partager ses craintes. Alors ils débattirent la chose et décidèrent qu'il fallait se débarrasser de l'enfant. Puis ils dirent au vacher : « Envoyez-nous Roland demain matin, sous prétexte de chercher du feu, et nous nous déferons de lui d'une manière ou de l'autre. »

Les bergers avaient avec eux trois de ces grands chiens blancs des Pyrénées qu'on n'apprivoise jamais bien, tant ils sont de nature farouche. Et quand Roland vint le matin demander du feu, ils lâchèrent ces trois chiens contre lui.

Roland, sans s'étonner, attrapa le premier chien par la tête, et s'en servant comme d'une massue, en assomma les deux autres. Les bergers furent donc obligés de lui donner du feu ; mais ils le firent de si mauvaise grâce que Roland, dédaignant leur offre, prit au foyer le tronçon de chêne qui met quinze jours à se consumer dans les cheminées basques et l'emporta au cayolar.

Quelques jours après, une bande de Mairiac enleva tout le troupeau. Le vacher aperçut les voleurs au moment où ils allaient passer la frontière, poussant devant eux vaches et veaux. Il appela Roland et lui montra les Mairiac au loin. L'enfant prit la course et

les atteignit en un instant. Il y eut une belle bataille où tous les Mairiac furent déconfits. Roland ramena le troupeau intact.

Puis il dit à son maître : « Père nourricier, je vois bien que je vous suis à charge et que vous voudriez bien me voir loin d'ici. Et moi, je ne demande pas mieux que d'aller chercher fortune ailleurs. Mais auparavant je vous prie de me faire forger un makhila, gros comme cette poutre. »

Le vacher ne dit pas non. Il alla trouver le forgeron et le forgeron lui forgea un makhila aussi gros qu'une poutre. On le chargea sur une voiture, et deux vaches eurent peine à l'amener à la maison. Roland le mit sur son épaule et s'en alla à Oriaga d'Espagne, où il s'engagea dans les troupes de Charlemagne.

La paix faite, les ennemis vinrent au camp du roi, avec des rameaux d'olivier ; et le roi prit la route de son pays. Mais pendant qu'il marchait sans défiance, les ennemis l'attaquèrent et lui tuèrent dix mille hommes. Roland tira l'épée qu'il avait reçue du roi. Comme le faucheur coupe l'herbe, il allait renversant les hommes, andains par andains, jusqu'à ce qu'ils fussent tous par terre.

Fatigué du massacre et mourant de soif, il se reposait sous un arbre. Le roi arriva et lui dit : « Ignorest-tu le pouvoir de ton épée ? Frappe le rocher et l'eau sourdra. » Roland frappa le rocher de son épée, et une source fraîche en jaillit. Il en but tant qu'il en creva.

La fontaine s'appelle encore fontaine Roland. »

Roland, dans ces deux récits, est un enfant basque, dont la naissance est accompagnée de ces circonstances merveilleuses qui annoncent dans certains cas un dieu solaire, mais qu'on rencontre aussi à l'origine de personnages assurément historiques, tels que Cyrus et Romulus. Les Basques ont, en ce qui concerne Roland, obéi à l'instinct qui, chez les Perses et les Romains, a mêlé une légende divine à l'histoire des fondateurs de leur empire ; et ils l'ont fait si complètement qu'on en retrouve tous les éléments dans les légendes connues sans que l'histoire ou leur propre imagination y aient joué le moindre rôle (1).

(1) L'instinct populaire n'a rien à voir, par exemple, dans le récit du Roland furieux, ch. XXXVI : « Je vous pris dans un pan de ma robe, petits orphelins, et vous portai sur le mont Carène. Là, je fis sortir une lionne de la forêt. Elle quitta ses petits pour vous et vous allaita vingt mois. »

Roland à l'école : Cf. *Jean de l'ours* (Mél. 110). Jean, taquiné par ses camarades, les assomme d'un coup de poing, et n'épargne pas le magister.

Les loups traînés par l'oreille. V. Hamalau.

La lutte avec les chiens. Cf. Dasent, *la ceinture bleue*. « Quand le garçon eût pénétré dans le jardin, les douze lions vinrent à lui, rugissant et se dressant sur leurs pattes de derrière. Le garçon saisit le plus gros par les pattes de devant, l'enleva, le brisa contre les troncs d'arbre et les rochers, en sorte qu'il n'en resta que les mêmes pattes. Et quand les autres lions eurent vu ça, ils vinrent ramper à ses pieds comme des roquets. » Cf. aussi la lutte de Pantagruel avec Loup-garou : *Pant.* c. xxix.

Les arbres déracinés. V. la note de l'ourson, et *Orl. fur.* ch. xxiii : « D'une seule secousse, Roland déracina un pin ; puis il renversa les chênes, ormes et hêtres qui gênaient sa marche. Cette partie de la forêt fut bientôt aussi rase que le bord d'un marais d'où l'oiseleur a arraché les joncs et les roseaux. » Cela arrive aux proportions épiques du Gargantua, ch. xvi : « Soudain qu'il fut entré en la forêt d'Orléans, la jument dégalna sa queue et, si bien s'escarmouchant, les émoucha qu'elle en abattit tout le bois, etc. » « Je trouve beau ce : » dit Gargantua, « d'ond fut depuis appelé ce pays là : Beauce. »

Le makhila en fer. Cf. Grimm. *le jeune géant* : Deux chevaux traînent avec peine la barre de fer qu'il a demandée ; il la casse sur son genou. Il fait de même avec une barre de fer deux fois, quatre fois aussi grosse. v. Recueil Ralston : *Ivan Cendrillon*. Ivan se fait faire une massue de cinq livres, la lance en l'air et vient le lendemain la recevoir sur la tête. Elle se brise et il recommence avec des massues de dix et de quinze livres. *Jean de l'Ours* se fait forger une barre de fer. La barre de fer joue un rôle important dans les récits basques. On l'a déjà vue dans le dernier épisode d'*Hamalau*.

La délibération entre les bergers. V. Hamalau et *le jeune géant* (Grimm.) « Le fermier rassembla ses gens pour leur demander conseil, et ils répondirent qu'avec un tel contre-maitre, en état de

Mais ce récit montre qu'au Moyen Age les légendes de ce genre n'étaient pas inconnues.

Nos grands poèmes français ont environné aussi la naissance de Roland de circonstances merveilleuses.

tuer un homme comme une mouche, nul n'était sûr de sa vie. »

Deux considérations très importantes au point de vue de la transformation de l'histoire en légende ressortent du récit de la lutte du jeune Roland avec les Mairiac. La première regarde la lutte elle-même où le lecteur aura peine à reconnaître la bataille de Roncevaux. Le récit la réduit à un engagement de frontière entre des paysans et des ravisseurs de bestiaux. De telles scènes fréquentes naguères sur les bords du Terek ou du Danube, ont dû se passer souvent dans les défilés des Pyrénées, et les Basques ont taillé la bataille de Roncevaux sur ce patron connu. La seconde regarde les Mairiac, c'est-à-dire les Maures. Les Basques savent maintenant que ce sont leurs pères qui ont tendu à Roland l'embûche où il a péri ; mais on voit ici qu'ils ne l'ont pas su toujours et qu'ils ont accepté la version de la *Chanson de Roland* dans leurs propres traditions, en dépit de leur histoire, longtemps oubliée. Dans le récit, ces Mairiac participent de l'histoire et de la légende, en inclinant plutôt du côté de celle-ci. Les maisons d'Ispoure, de Juxue, dont il est question ne sont pas des forteresses sarrazines mais bien les châteaux seigneuriaux, quelques-uns encore debout, comme le premier, mais déchus et ruinés. Les traditions des Basques en attribuent toujours la construction et la possession antique aux Lamignas, personnages surnaturels que connaissent nos lecteurs et tendent à confondre ainsi les Mairiac et les Lamignas. La tendance s'accuse davantage dans la phrase qui montre les Mairiac rentrant dans leurs cavernes au hennissement du cheval de Roland. Le conte suivant (Sanson furieux) remplace absolument les Mairiac par les Lamignas.

Ce sont deux étapes de transformation. Des faits odieux, appartenant à la légende d'esprits malfaisants, sont attribués, comme historiques, à un peuple historique. Puis ce peuple est assimilé aux esprits malfaisants. « Si l'on demande à un paysan basque par quoi diffèrent les Mairiac des Lamignas, il répond : « Les Mairiac sont les plus méchants des deux. »

83 SAMSON FURIEUX

« Roland faisait pâtre ses vaches sous la garde de son cousin Samson dans les pâturages des montagnes de St-Just. Parmi ces vaches était la mère nourricière de Roland.